

## DEUX JOURS AVEC CHURCHILL

La collection *Aube document*  
est dirigée par Jean Viard

Ouvrage édité par Pascal Dibie

© Éditions de l'Aube, 2008  
[www.aube.lu](http://www.aube.lu)

ISBN 978-2-7526-0419-4

Michel Saint-Denis  
alias Jacques Duchesne

## Deux jours avec Churchill

(Londres, 21 octobre 1940  
Paris, 11 novembre 1944)

Postface et notes de Baptiste-Marrey

*éditions de l'aube*

Les éditeurs remercient les ayants-droit  
de Michel Saint-Denis, en particulier Rosine et Julien Gautier,  
qui ont permis la présente publication.

*Cette édition est dédiée à Pierre Lefèvre<sup>1</sup>,  
compagnon de Michel Saint-Denis  
de 1935 à 1957*



I

« FRANÇAIS, JE MARCHE ENCORE AVEC VOUS. »

(LONDRES, 21 OCTOBRE 1940)





«Churchill, qui adressait régulièrement au peuple anglais, par la radio, des messages admirables de style et de courage, mêlés de cet humour extraordinaire qui est le sien, eut envie d'en adresser un au peuple français. Il écrivit un texte remarquable de francophilie (dès qu'il parle de la France, il a les larmes aux yeux) et de verve courageuse. Nous traduisîmes ce texte en français, et Jacques Duchesne s'en fut à Downing Street, où résident les Premiers ministres britanniques, pour faire répéter Churchill, qui a, en français, un accent invraisemblable. Duchesne nous a souvent raconté, avec beaucoup de drôlerie, cette scène étonnante.»

Jean Oberlé, *Jean Oberlé vous parle...*  
*Souvenirs de cinq années à Londres,*  
Paris, La Jeune Parque, 1945.



Le 10 mai 1940, à la suite de la malheureuse campagne de Norvège, Neville Chamberlain démissionnait et Winston Churchill<sup>2</sup> devenait Premier ministre de Grande-Bretagne.

Le même jour, Hitler envahissait la Belgique et la Hollande.

Au lendemain de l'attaque allemande, nous avons quitté Avesnes-le-Comte et laissé derrière nous la « drôle de guerre » pourrie avec une allégresse animale. Le GQG britannique, au service duquel j'étais attaché comme officier de liaison, gagnait Renaix, à une soixantaine de kilomètres à l'ouest de Bruxelles.

Après quatre jours, nous étions contraints de quitter Renaix pour commencer, dans le nord de la France, un voyage circulaire qui devait se terminer quinze jours plus tard à Dunkerque. Voici les étapes principales de cette course à la mer :

- Retour à Avesnes-le-Comte d'abord, dont nous sommes stupéfaits de trouver les issues fermées

par des barrages improvisés. À l'aube, après une nuit de bagages et d'alertes, nous disons adieu aux habitants, nos amis de six mois qui, dans l'incertitude et la crainte, vont sans doute prendre la route vers le sud après avoir ouvert les portes de leurs étables.

- Hazebrouck: trois jours d'arrêt. Premier bombardement d'une ville où civils et militaires sont mêlés, comme déjà nous les avons vus sur les routes; ensemble nous descendons dans les caves. Au bruit des bombes, une vieille femme, sous un escalier, gémit d'angoisse. Dans les rues, surpris par le massacre, les gens courent, les femmes crient; j'assiste à des scènes d'hystérie collective comme je n'en ai encore jamais vu en France. Le lendemain matin, je pars dans les environs chercher du pain pour mon unité. À mon retour, les camions sont déjà chargés; j'ai juste le temps d'y embarquer ma cantine: on dit les Allemands aux portes. D'où viennent-ils? Où est le front? La rumeur court que nous sommes encerclés.

- Arrêt sur la colline de Cassel, dans le soleil radieux de mai. Arrêt qui dure trop longtemps, nous le sentons, pris que nous sommes dans la longue file de camions, à mi-côte, pas loin du cimetière. Là-haut, au sommet, nous apercevons sur la place des groupes d'officiers britanniques dont les

cuirs brillent dans la lumière, sur leurs uniformes stricts. C'est l'état-major. Qu'attendent-ils? Tout à coup, un sifflement nous jette au sol. Les obus tombent dans le cimetière, sur notre droite. Ce sont les Allemands qui déjà, de Hazebrouck, tirent sur nous. Allons-nous démarrer? Mais voici que tout le monde regarde vers le ciel et s'égaille; bien sûr, les avions arrivent; ils piquent en sifflant. Que cette terreur nous soit pardonnée, car ce sont les premiers qui nous attaquent avec cette précision sportive: trois vagues de je ne sais pas combien.

- «Allez, en voiture», nous crie-t-on. Pas le temps de secourir des camarades qui râlent au milieu de la route: nous longeons de près des maisons, des camions qui brûlent, en accélérant chaque fois à cause de la chaleur au passage.

- Où allons-nous? En tout cas, nous montons vers le nord: soldats français sur les talus, en files à cinq pas, l'arme à la main, harassés, mal à l'aise dans leurs capotes et leurs bandes molletières, et les civils, rejetés de la route, qui bagotent<sup>3</sup> au bord des champs.

- Nous traversons Bergues. Nous voilà sur la route de Dunkerque, entre le canal et la ligne de chemin de fer: convois dans les deux sens, serrés l'un contre l'autre, farcis de civils et de soldats mêlés, avec alertes toutes les dix minutes, fuites éperdues,

mitraillages en rase-mottes. L'ordre est donné : demi-tour vers Bergues et il faut faire tourner les camions, dans la chaleur de cette fin de journée, dans la poussière, tourner dans cette compote d'humanité folle.

• Quatre jours dans Bergues intacte. Nous logeons chez un évêque, dans l'attente des avions qui vont bientôt écraser cette ville fortifiée par Vauban. Chaque nuit, il faut aller patrouiller aux alentours : on dit que nous sommes aux avant-postes d'un camp retranché. La Hollande a capitulé le 15. La Belgique capitule le 28. Les Allemands ont percé le front français : nous serions coupés du gros. Il paraît qu'on va nous évacuer par Dunkerque. Mais pourrions-nous gagner Dunkerque ?

Aux derniers jours de mai, je ne sais plus lequel, à la faveur d'un orage, nous voici dans le port de Dunkerque, marqué d'un immense panache de fumée noire ; nous progressons par bonds dans ce paysage au sol de pierre, brûlé, tordu, où des files d'ambulances à deux étages, immobilisées, amènent des blessés étendus sur le dos, immobiles par force, l'œil, s'il peut être ouvert, rivé sur le ciel. Nous embarquons, sans bagages, sans équipement. Le bateau fourmille, un bateau de touristes du temps de paix – le dernier. Mais le général Mason-Macfarlane a pu emmener son chien et un

capitaine à moustache a fait venir à quai tous ses bagages sur une petite camionnette de «la Vache qui rit». On regarde – du bastingage. Il pleut et le vent souffle fort. Miracle: le bateau de touristes quitte la côte française sans alerte. Est-ce toujours grâce à l'orage? Ou sommes-nous mieux protégés que nous ne le croyions?

Minuit ou deux heures: arrivée à Douvres. Je suis le seul officier français à bord. Mes camarades débarquent. Je reste seul dans l'obscurité: je dois attendre la police qui viendra me chercher pour le contrôle de mes papiers. Nous voici rentrés dans l'ordre. Un policeman d'un mètre quatre-vingt-dix marche à côté de moi sur le pont, nos gros souliers résonnent en cadence.

«Sacré spectacle que votre pays vient de nous donner, Monsieur», dit le policeman dans le calme nouveau de cette nuit de printemps. Je lui demande en réponse:

«Avez-vous vu quelques avions allemands par ici?

— Oh! Non, dit-il, notre défense est trop bien organisée. Ils ne pourraient pas passer.

— Vous croyez? Vous allez les voir bientôt.

— Nous les arrêterons.

— J'espère que vous le pourrez.

— Pas de doute.»

Six heures du matin, Aldershot. Nous sommes couchés dans l'herbe, au soleil. De belles jeunes femmes, amies du capitaine moustachu, nous apportent un merveilleux breakfast dans un panier de pique-nique: trop belles jeunes femmes, trop beaux paniers, à quelques heures de la misère et de la mort. L'insouciance de ces femmes comme la confiance du policeman traduisent bien l'ignorance et la force de l'Angleterre où je viens de débarquer.

17 juin, Tydworth. C'est un camp au nord de Southampton, où les rescapés de Dunkerque sont rassemblés, prêts à reprendre le combat en France, sans doute dans le réduit breton. Le 14, les Allemands sont entrés dans Paris, ville ouverte.

Nous sommes dans un mess anglais, officiers des deux nations présents. Nous écoutons la radio française – est-ce bien après le déjeuner? – lorsque le speaker annonce le maréchal Pétain. Les Français sont assis au milieu, en groupe. Les Anglais sont debout, au pourtour. J'ai devant moi, dans un fauteuil, la tête renversée en arrière, un amiral français. En entendant les mots: «Cesser-le-combat, armistice dans l'honneur», deux jeunes officiers – ceux qui, ce matin, racontaient comment ils avaient désobéi aux ordres de retraite, en défendant, celui-ci un pont, celui-là une haie ou un



bois, se mettent à piétiner sur place en détournant leur visage. L'amiral s'effondre en avant, tête dans les mains, et sanglote. Les Anglais se retirent.

La misère chez moi se durcit en résolution.

22 juin, Weymouth. Sur la jetée, je contrôle les papiers des multiples réfugiés français qui arrivent de Bretagne. La plage se couvre de barbelés.

14 juillet 1940. Première émission de l'équipe « Les Français parlent aux Français ».

Depuis un mois, nous attendons l'invasion; l'agonie de la France retarde l'événement. L'Allemand, en s'enfonçant vers le sud, décongestionne l'Angleterre. Cependant, la Home Guard se constitue et s'arme de piques, dit-on. Le 13 juin, par ordre du gouvernement, les cloches des églises ont cessé de sonner; elles ne se mettront désormais en branle que pour la grande alerte. Ce silence accentue la tension. L'Allemand va tomber du ciel, enjambant la Royal Navy, sur une Angleterre désarmée, farouche dans sa virginité de pays intact, mais impuissante en face du « surhomme » hitlérien.

Londres filtre lentement sa population, les étrangers s'arrachent d'une terre encore libre, mais condamnée. Les gouvernements en exil s'installent.

La France a signé l'armistice depuis un mois.

Au désastre de Dunkerque, et à l'agitation nerveuse des semaines suivantes, a succédé une détente bienfaisante. Dans la solitude, l'Angleterre se rassemble. Nous avons gagné la fin de juillet.

Le mois d'août fut superbe ; dans le souvenir, sa sérénité s'augmente d'être placé entre les dangers de Dunkerque et la monotonie du *blitz*. Le flamboiement de l'été exalte la beauté des spectacles offerts chaque jour aux populations des comtés du sud : sur des fonds de ciel bleu foncé, à la limite de la vue, ces traînées de vapeur blanche, si pures, dessinées par les avions entremêlant leurs courbes, ces crépitements brefs de mitrailleuses, ces éclatements, sans effets sensibles, d'obus dont le bruit amorti parvient si tard à l'oreille, ces combats lointains, propres et gracieux, sans rapport apparent avec la fulgurante annonce du soir par presse et radio : « 185 avions ennemis détruits. » Cet aspect nouveau de la guerre, venant contredire, par la facilité de sa maîtrise, les efforts toujours vains de la campagne des Flandres, s'accompagne pour les Londoniens d'une joie que ne peut abattre l'annonce de la mort des jeunes gens qui en sont les héros.

Au soir de la première attaque de nuit sur Londres – était-ce le 26 août, était-ce le 7 septembre... ? –, nous étions trois, tout seuls, dans un ridicule petit abri individuel au fond d'un *basement*<sup>4</sup> en briques.

Il n'y avait pas un canon pour nous défendre, et les bombes semblaient tomber sur la ville en toute liberté. Le chef d'îlot, le *warden*, vint nous voir à plusieurs reprises. Les blessés étaient secourus rapidement – pas un cri, pas une récrimination. Livrés aux bombes ennemies, nous étions maintenant dans l'état moral qui permet d'endurer.

Et cependant, de jour comme de nuit, pendant septembre, les alertes ne cessèrent pas : les alertes nocturnes étaient pour nous les plus sérieuses. Après l'émission, à neuf heures trente, nous couchions sur un matelas dans le Concert Hall de la BBC pour regagner nos maisons dès le *all clear*, vers six heures. Et nous traversions, dans la lumière de l'aube, des rues d'autant plus étranges que la vie quotidienne y reprenait, ignorant les traces visibles des destructions éparses de la nuit. Des maisons ouvertes en coupes verticales, avec un lit défait, une baignoire retenue au-dessus du vide par ses tuyaux, un escalier qui ne dessert plus rien, plaqué au mur encore orné de son papier peint, un autobus soufflé sur une terrasse, dans Regent Street des mannequins obscènes, mis à nu sur le trottoir au milieu des soutiens-gorge et des combinaisons qui les recouvraient hier.

On rentrait chez soi pour se raser, y avaler une bonne tasse de thé chaud et demander des

nouvelles des amis après les événements de la nuit ; et puis, sur le chemin du retour au bureau, on rencontrait la première alerte de jour.

Sombre mois de septembre, où l'exaltation à tenir le coup se changeait de jour en jour, au bruit incessant des sirènes, des bombes, des cloches des ambulances, en fatigue et en crainte: l'électricité s'éteignait tout à coup, la pression du gaz baissait, l'arrivée au travail était rendue incertaine par l'arrêt des trains, ici et là l'eau faisait défaut pour éteindre un incendie. Allions-nous être débordés ?

Tous ceux qui le pouvaient fuyaient Londres une fois par semaine pour se confier de préférence à un autobus solitaire, par les fenêtres duquel, à chaque alerte, l'œil observait le ciel, en quête de l'avion meurtrier ou des parachutistes de l'invasion. Le samedi, de temps en temps, à bout de nerfs, j'allais chercher refuge dans une petite maison de campagne dans l'Essex d'où, le soir, à quarante miles de distance, j'apercevais la lueur rouge et muette de l'éclatement des obus au-dessus de Londres.

En rentrant, un lundi matin, je ne retrouvai plus mon bureau. Deux heures plus tard, j'en avais un autre, au beau milieu de Regent's Park, dans les dorures de l'automne. Et l'émission de midi avait lieu tout de même, comme avait eu lieu celle de six heures.

Nous étions à mi-octobre. « Ils » continuaient à venir régulièrement, de jour comme de nuit, mais les abris étaient moins fréquentés, nous dormions plus souvent dans nos lits : l'habitude du risque n'était pas encore prise, mais, avec le temps, l'intensité de la menace semblait diminuer.

Le samedi 19 octobre, je pris encore une fois mon autobus pour l'Essex.

Le dimanche 20, juste avant le déjeuner, un gigantesque policeman dont la bicyclette, qu'il tenait à la main, paraissait minuscule, poussa la barrière du jardin où j'attendais le moment de me mettre à table, et me demanda par mon nom : « Le Premier ministre vous demande, Monsieur. Voulez-vous rentrer à la BBC le plus tôt possible ? »

Je savais de quoi il s'agissait : le bruit avait couru que Winston Churchill s'adresserait sans doute à la France un de ces prochains soirs.

Je ne pus arriver à Londres qu'à la nuit tombée, après plusieurs arrêts dans l'obscurité du bombardement avant d'atteindre la sinistre gare de Liverpool Street, au milieu de la Cité. Je m'aperçus tout de suite qu'il avait fait mauvais à Londres la nuit d'avant.

La BBC m'attendait. Le Premier ministre n'était pas satisfait de la traduction de son discours à la France, qui devait passer le lendemain soir.

Il fallait en écrire une autre de suite, la faire précéder d'une présentation de Winston Churchill aux Français et porter le tout au numéro 10 Downing Street, entre dix et onze heures le lundi 21 octobre, c'est-à-dire le lendemain matin.

Pour que je reste à sa portée, la BBC m'avait retenu une chambre à l'hôtel en face, le *Langham*. Quelqu'un viendrait me prendre en temps voulu. En attendant, il ne me restait qu'à travailler. « Bonne nuit et bonne chance. »

J'arrivai à Downing Street sur le coup de onze heures. En passant, j'avais vu que la maison adjacente, qui abrite la Trésorerie, avait été touchée tout récemment. Après quelques minutes d'attente, un jeune secrétaire me fit savoir que le Premier ministre était pris par des affaires urgentes et qu'il me priait de revenir à une heure pour déjeuner avec lui.

À une heure, l'huissier me fit parcourir la longueur du hall qui fait toute la profondeur de la maison : de la porte sur Downing Street jusqu'aux baies du fond, qui donnent sur le parc de St. James. Je me trouvai bientôt assis sur un canapé, en face d'un portrait en pied de Wellington. Au bout d'un quart d'heure, le secrétaire parut et je descendis derrière lui un petit escalier conduisant au sous-sol. Une porte s'ouvrit, puis se referma derrière moi.

J'étais dans la salle à manger, une pièce claire et longue, assez basse de plafond, prenant jour sur ma droite par des fenêtres en soupirail placées trop haut pour que le sol du jardin soit visible. Je restai seul, debout.

Au lointain, en face de moi, par une porte ouverte, j'aperçus bientôt, dans la pénombre, la silhouette d'un homme trapu, en bras de chemise, qui se lavait les mains sans hâte. Il appela « Mary » d'une voix forte, deux fois de suite et, à la voix, je reconnus Churchill. D'un renforcement sur la gauche, qui devait communiquer avec l'office, s'empressa une femme entre deux âges, mince dans sa robe noire, avec un tablier blanc à bavette de lingerie légère comme son bonnet tuyauté : tout cela de saine et classique simplicité domestique. Churchill est sur le seuil de la porte, il s'essuie les mains :

« Nous avons un Français à déjeuner. Est-ce qu'il y a du vin ? »

— Je ne crois pas, Monsieur, dit Mary timidement.

— Mais il en faut. »

Mary ouvre un placard au ras du sol. Churchill va poser sa serviette sur le lavabo et revient dans la pièce, son veston à la main. Il est tourné vers Mary qui finit son inspection. Elle dit, retournant vers l'office :

« Depuis le bombardement d'hier soir, tout est sens dessus dessous. Il ne reste pas de vin. »

Churchill est en colère :

« Envoyez quelqu'un au prochain pub et qu'il rapporte une bouteille ou deux... du vin blanc. Ça ne sera pas bon, mais ça sera du vin. »

Dans le mouvement qu'il fait pour finir d'enfiler son veston, il m'aperçoit, et, comme un enfant surpris, gouailleur, il ajoute à voix presque basse :

« Je vous demande bien pardon. Asseyez-vous, je vous prie. »

Nous nous avançons en même temps vers une petite table ronde, située dans la première moitié de la pièce, vers le milieu. Elle est curieusement encadrée par deux poteaux verticaux qui soutiennent une planche appliquée contre le plafond : il n'y a pas de doute, c'est un dispositif de sécurité. Je pose mes papiers sur la table. Mary, trotinant, sert les hors-d'œuvre et nous commençons à manger en silence. Presque aussitôt, un bourdonnement d'avion, suivi des gros éclats de la DCA : l'alerte n'a pas été sonnée, comme il arrive souvent de jour. Alors, entre les coups de fourchette qui piquent le saucisson, j'entends une voix de gorge qui grommelle :

« Quand je pense à cette tête, quand je pense à ces moustaches... On dit que c'est un génie,



ça n'est pas vrai. (La voix a monté, il crie, il provoque; mais le ton devient maintenant guttural et monotone.) C'est l'avorton le plus monstrueux qu'ait engendré la monstruosité humaine.»

Il est furieux; dernier coup de fourchette, puis, tenant sa serviette d'une main et me regardant comme si j'étais incrédule :

«Nous vaincrons, mon ami; nous vaincrons parce que nous sommes bien mieux qu'eux et que nous avons de bien meilleurs savants.»

Mary fait son entrée avec le vin, Churchill prend la bouteille et emplit les verres. Quelques coups de canon, assez distants :

«Ils veulent détruire cette vieille cité qui est nôtre, mais, pour une bombe qui tombe sur Londres, dix tomberont sur Berlin ; pour dix, ils en recevront une centaine ; pour une centaine, un millier et pour un millier, des centaines et des centaines de mille.»

Je suis stupéfait : sa voix est maintenant descendue dans la poitrine. Cet homme vit la guerre. Il voit Hitler, il voit Berlin, il lance des imprécations à l'ennemi comme les héros de l'*Iliade*, sur un ton d'éloquence apocalyptique.

Les hors-d'œuvre sont finis. On boit... Le vin est en effet mauvais. Mary change les assiettes. Je fais un geste vers mes papiers. Churchill m'arrête,

impatience. Il est maintenant penché en avant, les bras à plat sur la table, tassé, rêveur et lent :

« Qu'est-ce qu'ils sont en train de faire en France ? À quoi pensent-ils ? Je connais le vieux Pétain : il a toujours été un défaitiste. Je connais Darlan<sup>5</sup>, j'ai une haute opinion de lui, il a beaucoup fait pour la marine française. Je connais Reynaud<sup>6</sup>... Qu'est-ce qu'ils sont en train de faire ? »

Il a les yeux pleins de larmes, des yeux rougis au bord des paupières. Il se détourne pour les essuyer d'un coin de sa serviette, puis me dit d'une voix basse, cérémonieux, digne et enfantin :

« Je vous demande pardon. »

Mary a apporté le *roast-beef*, avec des pommes rissolées et des haricots verts. Je ne pense pas à manger : je me dis que si je laisse passer le temps du déjeuner sans engager le travail, Churchill risque de n'avoir pas le loisir de considérer en détail cette traduction dont je ne suis pas sûr. C'était mal le connaître. Je n'ai pris qu'une tranche de viande ; Churchill, lui, s'en est servi deux et son assiette est pleine.

L'avion allemand est revenu ; le ronron du moteur se fait maintenant entendre distinctement, les canons claquent sec, proches et plus nombreux. J'ai fini de manger. Instinctivement, je jette un coup d'œil au plafond vers la ridicule traverse qui

prétend nous protéger ; Churchill ne manque pas de surprendre mon regard et il me lance, goguenard, la fourchette en l'air, d'une voix forte :

« Vous avez peur ? »

La DCA est en pleine action, l'avion vire de bord en sifflant.

« Oh, dit Churchill, si ça tombe à quelque distance, ça ira ; c'est assez solide pour nous protéger. Mais si c'est un coup au but (il jubile presque, il y a du rire dans sa voix), nous mourrons dans les bras l'un de l'autre, mon ami, comme deux braves. »

Mary est entrée, hésitante, ramenant le *roast-beef* ; elle murmure :

« Vous devriez aller à l'abri, Monsieur. »

Churchill sourit.

« Ne vous inquiétez pas, Mary, écoutez : c'est déjà fini. »

C'est vrai, le bruit s'éloigne et va s'éteindre aussi rapidement qu'il s'est allumé. C'est le moment d'aborder la traduction. J'ai déjà mon papier en main. J'ai refusé le *roast-beef*, mais Churchill en a repris. Il mange et voici qu'il fixe mon assiette vide ; il me regarde et très sérieusement :

« Vous ne mangez pas ? Est-ce que vous n'avez pas faim ? »

Je n'ai pas le temps de répondre, il crie déjà :

« Mary, Mary... »

Je bredouille, soucieux que mon abstinence ne soit pas mise au compte de la peur :

« Commençons, je vous prie, Monsieur.

— Nous avons tout le temps, dit-il la bouche pleine, et, tourné vers Mary qui a reparu au seuil de l'office : Rapportez la viande, Mary. Il faut que ce gentleman mange. »

Puis, plus fort et sans réplique :

« Il faut manger, mon ami. »

Et il continue à manger, un peu courbé sur son assiette : je mange aussi, mais la conscience est récalcitrante et la dent, mécanique et rapide.

Alors, Churchill, désignant du menton les textes posés sur la table :

« Il faut que cela s'adresse à la totalité du peuple français, sans aucune distinction. À l'heure actuelle, je crois qu'il vaut mieux ne pas mentionner de Gaulle<sup>7</sup>. Qu'en pensez-vous ? »

Je réponds au Premier ministre qu'il est mieux informé que moi sur l'état de l'opinion en France, mais que, d'après ce que je sais moi-même, il doit avoir raison.

Le déjeuner est enfin terminé, mais l'avion allemand est au-dessus de nous et les coups de départ de la DCA, à un rythme accéléré, semblent être tirés sous nos fenêtres. Mary a servi le café sans que sa main tremble. Mais elle ne s'en va pas ;

elle reste là, indécise, portant son plateau et nous regarde tour à tour d'un œil maternel. Finalement, elle explose, plaintive :

« Ah, Monsieur, quel bruit ça fait, il faut aller dans l'abri. »

Churchill la regarde en souriant puis se tourne vers moi, faussement gracieux, et me crie, au-dessus du bruit :

« Allons dans l'abri, mon ami : Mary le veut. »

Et il se lève. Nous voici en route, portant devant nous nos tasses trop pleines qui débordent dans nos soucoupes. Churchill s'arrête et nous buvons une gorgée : le café est brûlant. Alors, ridicules, nous marchons à la queue leu leu, par le couloir du sous-sol, Mary ouvrant les portes devant nous.

Voici l'abri en béton, tout neuf ; c'est une salle de six mètres par quatre environ, sans ouverture, garnie de simples bancs qui sentent le sapin frais. Le personnel de la maison est rassemblé là. Tout le monde se lève.

« Asseyez-vous, dit Churchill, ça ne va pas durer longtemps. »

Nous longeons le mur pour entrer dans une petite cabine éclairée par une fenêtre haute, sous laquelle nous butons presque contre un lit de camp qui a l'air d'une couchette de bateau. Dès l'entrée, sur notre gauche, j'ai vu un téléphoniste coiffé

d'un casque d'écoute qui répète d'une voix rapide et monotone des chiffres et des lettres en prenant des notes<sup>8</sup>. Churchill écoute un instant, un peu penché en avant, tenant toujours sa tasse dans la main, un sourire secret, comme une lumière, sur la figure. Nous buvons le café enfin refroidi, puis Churchill avise, sur le lit de camp, une grande boîte en bois, plate, dont le couvercle mesure bien trente centimètres par vingt. Il fait un grand geste pour l'ouvrir. J'y vois des cigares mêlés, de toutes dimensions. « Prenez-en un. » Je choisis le plus petit, et lui, le plus gros. Il y met les lèvres et l'humecte d'une bouche déformée qui accuse son habituelle expression d'amertume combative. Le bruit des canons s'est éloigné.

« C'est fini, dit Churchill, retournons là-bas. »

Mary est rentrée avant nous dans la salle à manger :

« Un peu plus de café ? demande-t-elle.

— Oui, Mary, s'il vous plaît, et apportez le cognac. »

J'ai sorti une fois de plus mes papiers sur la table nette et j'explique à Churchill que la BBC a jugé utile de faire précéder son discours d'une courte introduction. Après avoir évoqué la personnalité du Premier ministre et son amitié pour la France, qu'il connaît bien, j'y rappelle ses

interventions depuis 1932 pour dénoncer le péril allemand et prôner le réarmement. J'y rappelle aussi la promesse récente du Premier ministre de rétablir la France libérée dans « l'intégrité de son territoire et sa souveraineté ». Puis je le compare à notre « Tigre », au « père Clemenceau ».

« Non, non, ça ne va pas, s'écrie-t-il presque aussitôt. Tout ce commencement est trop long. »

Je relis mon texte par-dessus son épaule.

« Vous dites beaucoup trop de bien de moi. Ils ne vous croiront pas. »

Il continue de lire, mais dans un silence profond maintenant : c'est qu'il en est venu au passage sur Clemenceau <sup>9</sup>. Il lève vers moi des yeux humides et me rend mes deux feuilles en disant, ému :

« C'est trop gentil de votre part. »

Il sort son mouchoir blanc qu'il porte à ses paupières, en ajoutant encore une fois un pudique « Je vous demande pardon ». J'ai envie de l'embrasser. Il a oublié son éclat du début : à moi de décider si j'allongerai ou non mon texte. Mary est revenue avec du café chaud, la bouteille de cognac et deux verres minuscules. Churchill empoigne le cognac. « Vous en voulez ? » En deux heures de temps, à petits coups, la bouteille sera vide.

« Maintenant travaillons. » Et nous attaquons la traduction. Il est quatorze heures.

Churchill n'a pas attendu cette séance de travail pour relire son texte. Il désire modifier certains passages mais surtout il veut insister sur un ou deux points importants et procéder à une addition : la radio allemande prétend que les Anglais cherchent à saisir les colonies et les bateaux français. Ce que les Anglais veulent, répond Churchill, c'est la destruction de l'hitlérisme. En dehors de cette poursuite obstinée, ils n'aspirent qu'au respect des autres nations. Nous insérons ce passage vers la fin. Pour le reste, nous verrons bien au fur et à mesure. Je lis le français à haute voix et Churchill suit sur sa copie, discutant chaque phrase. Il ne peut pas s'exprimer couramment en français, mais il connaît assez bien les vertus de notre langue pour pressentir qu'elle va brider son anglais qui est coloré, familier et éloquent à la fois. Il a le sens du rythme et des mots qui frappent l'oreille et l'imagination. Il va me répéter :

« Ce que je veux, c'est être compris selon moi tel que je suis et non tel que vous êtes – même pas selon la langue française. N'essayez pas de me faire parler trop bien ! »

Il l'a expliqué lui-même dans ses *Mémoires* : ce qu'il voulait, c'était « l'esprit de ce que je pouvais dire en anglais, et sentir en français <sup>10</sup> ».



J'ai bien compris, mais si je ne trouve pas assez vite l'équivalence qui le satisfasse, il va me bousculer sans merci. C'est ainsi que nous nous accrocherons sur la fin d'un paragraphe particulièrement sombre. Il s'agit de traduire : « *The scientific low-cunning of a ruthless police force.* »

« *Low-cunning... low-cunning...*, mâchonne Churchill. Vous traduisez par : “la bassesse et la ruse”. Ça explique, ce n'est pas bon, c'est abstrait, ça ne mord pas, *cunning*... Vous n'avez pas un mot qui commence par un *c*? Comme “cupidité”?

— La basse cupidité, oui, mais ça n'est pas le sens.

— Avez-vous un mot comme *crafty*? Pourquoi pas “la basse et ignominieuse *crafterie* scientifique?” »

Je ris et j'objecte :

« Ils ne comprendront pas.

— Dommage, dit Churchill. Quelle pauvre langue! »

Il est satisfait quand je propose « la guigne » pour *bad luck*, et « braves gens » pour *common people*. Il est content lorsque nous trouvons « Rira bien qui rira le dernier » pour *All will come right*. Et ravi lorsqu'il suggère lui-même que son premier appel à la Résistance se termine par la phrase qu'il a lue partout en France pendant la guerre de 14-18 : « Les oreilles ennemies vous écoutent. »

Enfin, après sa première allusion à Napoléon, « Nice, la Savoie et la Corse, la Corse de Napoléon seront arrachées du beau domaine de la France ».

Il s'arrête :

« Et ils osent comparer Hitler, ce fou, à Napoléon, cet homme de génie, dans toutes les directions ! »

Nous avons fini, en pressant le mouvement à l'excès au cours de la dernière partie. Dans une atmosphère épaisse de fumée, Churchill me demande :

« Quelle heure est-il ? »

— Quatre heures, Monsieur.

— Grands Dieux, j'avais un rendez-vous avec Beaverbrook à trois heures trente... Je m'en vais dormir. »

Je le regarde, il est déjà levé, il voit ma surprise :

« Vous ne vous reposez jamais après le déjeuner ? »

— Jamais, Monsieur.

— Vous devriez. Vous ne durerez pas. »

De la porte du fond, avant de s'en aller, il ajoute :

« Regardez bien mon texte encore une fois. Voyez ma secrétaire qui a l'habitude de taper mes manuscrits pour la radio, elle vous dira comment préparer celui-ci. Et venez me voir à six heures dans le bureau d'en haut. »

J'objecte que la BBC m'attend et désire savoir la durée du texte.

«Téléphonez-leur, qu'ils s'arrangent, vous ne pouvez pas rentrer. Et il faut que je répète avec vous; nous dînerons ensemble.» Il a disparu.

Je monte au bureau des secrétaires. J'y trouve la gentillesse habituelle aux bureaux anglais. On m'offre de suite le thé, plus tard ce sera le sherry ou le whisky.

Je procède aux dernières corrections, puis j'apporte mon manuscrit à la spécialiste; elle me montre des copies d'émissions passées qui ont l'aspect de copies de poèmes en vers libres. C'est en fait la respiration du texte qui est indiquée pour obtenir un rythme aux valeurs accentuées. La longueur des paragraphes et des intervalles varie selon le sens et l'effet. Le tout est copié avec une machine à caractères exceptionnellement gros. Me voici, crayon en main, procédant au découpage rythmique de mon texte.

Dès quatre heures trente, les fenêtres ont été calfeutrées par souci du black-out, et à six heures exactement, comme chaque soir depuis le début de septembre, le bombardement commence: c'est mon signal pour frapper à la porte du grand bureau attendant à celui des secrétaires. Churchill y est debout, devant une haute cheminée où flambe

un feu de charbon. Il est en conversation avec un général anglais et tourne le dos à la porte par laquelle je suis entré. Je me trouve exactement derrière lui lorsqu'il s'exclame :

« Où est donc mon discours de grenouillard <sup>11</sup> ? »

Je réponds du tac au tac :

« Le voici, Monsieur. » Il se retourne vite, sourit et, jouant l'enfant pris en faute, m'envoie son « Je vous demande bien pardon » dont je connais maintenant quelques modulations.

À sept heures, je descends de nouveau dans cette salle à manger du sous-sol qui est déjà pour moi le lieu historique qu'elle est demeurée dans mon souvenir. La table n'est plus à la même place : maintenant que fenêtres et volets intérieurs sont fermés, elle a été placée à gauche en entrant, dans un recoin. Sans doute l'angle du mur offre-t-il une protection supérieure à celle des deux poteaux qui restent bêtement plantés au milieu de la pièce. Un homme grand et sec, de type traditionnel opposé au type « John Bull », qui est celui de Churchill, est là, seul, debout dans le fond à droite.

J'ai juste le temps de l'apercevoir que Churchill fait son entrée par la même porte intérieure qu'à midi : il est en *siren suit*<sup>12</sup> de peluche bleu ciel, fermé sur la longueur du devant par une fermeture éclair en cuivre et déchiré sur la même longueur

du côté gauche. La figure toute rose, le Premier ministre sort évidemment d'un bain chaud. Il a l'air d'un jouet.

Il dit bonsoir au personnage de haute taille et me présente à lui: c'est monsieur Margesson, le sous-secrétaire d'État à la Guerre. Nous nous asseyons à table: Margesson et Churchill contre les deux murs d'angle et moi en face de mon élève, car, comme le dit Churchill aussitôt:

«Maintenant, il faut que nous répétions sérieusement, trois fois de suite, au moins; mon français n'est pas bon du tout.»

Et il s'absorbe dans la lecture de son texte, auquel il apporte encore quelques modifications, pendant que nous mangeons la soupe en silence.

La DCA fait son travail; le ronron des avions allemands n'a rien d'exceptionnel. Mary apporte du vin rouge:

«Pas de vin pour moi, Mary, merci. Je parle français ce soir.»

Nous commençons à répéter; j'arrête Churchill sur un mot:

«Ça va, dit-il, il faut m'arrêter, mais pas trop. Si vous cherchez à me faire parler français parfaitement, vous n'y arriverez pas. Il faut qu'on me comprenne facilement, c'est tout. Si mon français était trop bon, ils l'aimeraient moins.»

Il apporte à la plaisanterie une sorte de férocité ; mais il est docile et attentif dans le travail, comme un enfant sage. Il est angélique, avec des rages soudaines : les « r » lui résistent et, surtout, il ne peut pas purifier le son de certaines voyelles comme les « o » dont il aime en anglais accuser le *degueulando*. Il savoure les mots comme des fruits.

Je ne me rappelle plus du tout ce qu'a été le dîner, si nous avons mangé ou non, et ce qu'a bien pu dire le ministre de la Guerre. Je ne me rappelle que de Churchill, comme un ours bleu ciel en face de moi, de l'autre côté de la table, à moitié caché par les papiers qu'il tient à deux mains et se battant avec les rigueurs d'une langue impossible.

« Du café, oui, mais pas de cognac pour moi, Mary, merci. »

Et il fait un geste pour indiquer que nous avons droit au cognac, nous autres, qui parlons une langue ordinaire. Nous avons réussi à répéter le texte deux fois. Je n'ai pas pu le minuter, à cause des arrêts. Il est maintenant huit heures vingt. On frappe à la porte, dans l'ouverture de laquelle apparaît un grand et solide gaillard.

« C'est l'heure, gentlemen », dit l'homme, dont le ton et l'allure révèlent un inspecteur de Scotland Yard.

« Bon, dit Churchill libéré, allons-y. »

Nous montons le petit escalier, éclairé par la lampe électrique de l'inspecteur; c'est le ministre de la Guerre qui ferme la marche. En ce temps-là, chacun sortait avec une lampe électrique; il y en avait une sur la sorte de desserte placée au bout du hall du rez-de-chaussée, pas très loin du portrait de Wellington.

Le hall est plongé dans la plus profonde obscurité et nos ombres se projettent sur les murs. J'ai le temps d'apercevoir, soigneusement alignés sur les deux étages de la desserte, une variété de coiffures (feutres, chapeau Cronstadt, képis, casquettes et casques), de capotes et de pardessus – une partie de la garde-robe de Churchill, qui aime les déguisements. Il est déjà parti vers la porte d'entrée après avoir endossé une capote gris-bleu et coiffé un casque de la RAF. Je crois qu'il portait aussi un masque, obligatoire pour tout le monde à cette époque-là.

Arrivé à la porte, dont il tient le loquet, Churchill se retourne vers nous :

« Vous êtes prêts ? crie-t-il comme s'il avait un régiment derrière lui.

— Oui, répondent nos deux voix.

— Allons-y. »

Et nous traversons Downing Street en courant derrière lui. La DCA tire d'assez près et ses gros éclatements au-dessus de nos têtes sont suivis du

sifflement des éclats. Derrière Churchill, nous passons sous une voûte pour déboucher dans une grande cour, celle du Foreign Office. Là, toujours en courant, nous obliquons vers la droite pour arriver à une porte au ras du sol qui nous conduit sous terre.

Où sommes-nous ? Nous descendons peut-être trois étages. Est-ce la lumière qui nous éblouit tout d'abord ? Nous sommes soudain transportés dans le monde ordonné et implacable du merveilleux scientifique : les couloirs tout blancs, équipés de lampes encastrées, sont brillamment éclairés. Nous enfonçons-nous à l'intérieur d'un sous-marin ? Une porte s'ouvre. Un matelot en surgit. J'ai aperçu un bureau de métal et un clavier de machine à écrire ; le cliquètement des machines, les couinements des téléphones, les sonneries, les plaques vernies portant des numéros ou des flèches, en noir ou en rouge ; au sol, des tapis ou du caoutchouc mousse, et ce silence qui a brusquement fait suite au fracas des explosions dehors. Nous enregistrons ces impressions rapides, plongés dans un monde feutré, serein et efficace auquel la lumière donne un air luxueux et rassurant. En fait, nous sommes au quartier général de la Défense que Churchill, dans ses *Mémoires*, appelle « l'Annexe », l'un des cerveaux du monde libre.



Nous sommes arrivés au fond, dans une pièce en forme de T : à gauche, dans la jambe du T, sous une perspective de charpentes légères en bois blanc, un petit lit de camp, qui fait une fois de plus revenir la mémoire de Napoléon ; à droite, sous la barre du T, une longue table, au centre de laquelle sont plantés en bataille une multitude de microphones à initiales, autour desquels s'affairent des techniciens de la BBC.

« Vous avez le minutage ? » me demande l'un d'eux. Je me tourne vers Churchill qui rugit :

« Qu'ils s'arrangent ! »

Il est déjà assis dans son fauteuil, au milieu, en face des micros, parfaitement à l'aise dans sa combinaison bleu ciel.

Mais je dois parler le premier. Je dis :

« Où puis-je m'asseoir, Monsieur ? »

Il regarde autour de lui, et, ne voyant pas d'autre siège :

« Sur mes genoux », me répond-il en se tapant sur la cuisse et en se rejetant en arrière. J'insinue ma jambe entre les siennes et me voilà assis, à moitié sur la cuisse de Churchill, à moitié sur le bras du fauteuil. « Silence, s'il vous plaît. » Puis le signal vert. Après l'annonce : « Les Français parlent aux Français », penché en avant, je commence :

« C'est en effet un Français qui vous parle, mais pas pour longtemps. Vous savez déjà que ce soir, dans quelques minutes, le Premier ministre du Royaume-Uni, M. Winston Churchill, va s'adresser à la France. Je ne suis ici que pour vous dire la joie que nous avons ressentie quand nous avons appris que le Premier ministre allait vous parler. Et qu'il ait choisi cette période de huit heures trente, au cours de laquelle chaque soir des Français parlent aux Français, pour vous adresser son message, ce geste est plein de sens. M. Winston Churchill est un Anglais que les Français comprennent sans aucune difficulté. Pourquoi ? Il ne les intimide pas. Ils aiment sa figure, ses manières ; ils aiment son humeur, sa franchise, ses réactions vives, son langage fort, son style grandiose et coloré – enfin tout ce qui exprime une nature, un tempérament riches.

» Par ailleurs, les Français se rappellent que le Premier ministre a toujours été ami de la France. Il connaît la France, il connaît les Français. Il les connaît profondément. Il a bien lié connaissance avec eux pendant la guerre, de 1914 à 1918. Il admire la France, il est nourri de sa culture. Depuis juin, dans les moments les plus difficiles, M. Churchill n'a jamais prononcé une phrase dans un de ses discours qui pût froisser un Français. Son amour de notre pays a résisté à la terrible déception que les conditions de l'armistice lui ont apportée.

» En juin 1940, dans un discours radiodiffusé, M. Churchill disait : « Les nouvelles de France sont très mauvaises et j'ai de la peine en voyant le brave peuple de France subir ce terrible malheur. Rien ne viendra changer nos sentiments à l'égard des Français,

ni diminuer notre confiance dans un renouveau du génie de la France.”

» Et très peu de temps après, le Premier ministre, dans une déclaration solennelle, affirmait que “la victoire de l’Angleterre signifierait la libération de la France et son rétablissement dans l’intégrité de son territoire et sa souveraineté”.

» C’est sa clairvoyance qui a porté M. Churchill au pouvoir. Depuis 1932, il n’a cessé de dénoncer le péril allemand, il n’a cessé de réclamer l’union entre son pays et le nôtre.

» En novembre 1932, il écrivait : “L’inquiétude grandit en Europe, les rivalités sont plus aiguës, les projets militaires sont plus étroitement concertés, les organisations militaires se développent avec de plus en plus de soin et d’efficacité, et l’Angleterre est faible. Les heures pendant lesquelles l’Angleterre est faible sont des heures de danger pour l’Europe.”

» En 1937, il donne discrètement ce conseil à la France : “En raison du danger de guerre que tout affaiblissement de la France rapprocherait sensiblement, il semble que ce serait le devoir des hommes d’État français de tous partis de faire largement le sacrifice de leurs opinions personnelles et de leurs affiliations de parti. Ils pourraient ainsi se consacrer à ces grandes questions qui sont la raison d’être des États.”

» Dans ses *Mémoires*, M. Churchill décrit Clemenceau. Il le décrit au front. Je crois que pas un Français ne pourrait regarder la silhouette de M. Churchill visitant les défenses anglaises sans songer aussitôt au chapeau, aux bottes, aux sourcils en bataille du Tigre. Oui, Winston Churchill, c’est le tigre. Mais c’est le tigre du monde. C’est lui seul qui

symbolise la résistance du monde à l'horreur nazie. C'est pourquoi l'amitié que nous nous permettons de ressentir pour lui fait place à l'admiration la plus grande et à une véritable ferveur.

» Dans quelques instants, vous entendrez le message de M. Churchill. Le Premier ministre parlera d'abord en anglais et, aussitôt après, en français. Comme le message sera radiodiffusé par d'autres services de la BBC, et relayé par les États-Unis et le Canada, quelques secondes nous seront nécessaires avant que M. Churchill prenne la parole. »

Je me retire vite et doucement.

Churchill donne son texte en anglais puis il y a une pause, et il attaque en français. Après avoir lancé : « *Français!* », il ajoute au texte préparé : « *C'est moi, Churchill, qui vous parle* » et il continue, sans jamais se presser :

*« Pendant plus de trente ans, dans la paix comme dans la guerre, j'ai marché avec vous et je marche encore avec vous aujourd'hui, sur la vieille route. Cette nuit, je m'adresse à vous dans tous vos foyers, partout où le sort vous a conduits, et je répète la prière qui entourait vos lous d'or. "Dieu protège la France." Ici, chez nous, en Angleterre, sous le feu du Boche, nous n'oublions jamais quels liens et quelles attaches nous unissent à la France. Nous continuons à lutter de pied ferme et d'un cœur solide, pour que la liberté soit rétablie en Europe, pour que les braves gens de tous les pays soient traités décemment et pour amener ainsi le triomphe de la cause qui nous*

*a fait ensemble tirer l'épée. Quand des honnêtes gens se trouvent bousculés par les attaques et assommés par les coups que leur portent des coquins et des vils malfaiteurs, ils doivent prendre bien garde de ne pas se laisser aller à se dresser les uns contre les autres. Les Allemands essaient toujours de provoquer des querelles, et naturellement, dans le malheur, dans la guigne, bien des choses arrivent, et font le jeu de l'ennemi. Il nous faut simplement faire de notre mieux, et prendre les choses comme elles viennent.*

*» Ici, dans cette ville de Londres, que Herr Hitler prétend réduire en cendres, et que ses avions bombardent en ce moment, nos gens tiennent bon. Notre Royal Air Force a fait plus que tenir tête à l'ennemi. Nous attendons l'invasion, promise souvent et de longue date. Les poissons aussi ! Mais bien sûr, nous n'en sommes encore qu'au début. Aujourd'hui, en 1940, comme toujours, et malgré quelques pertes, nous avons la maîtrise des mers. En 41, nous aurons la maîtrise de l'air. N'oubliez pas ce que ça veut dire. C'est beaucoup. Herr Hitler, avec ses chars d'assaut et ses autres armes mécaniques, et aussi, n'oubliez pas, grâce aux intrigues de sa cinquième colonne avec les traîtres et les sots, a réussi pour le moment à conquérir la plupart des races les plus belles de l'Europe ; et son petit complice Mussolini, plein d'espoir et d'appétit, continue à trotter craintivement à son côté. Tous deux veulent découper la France et son Empire, comme une poularde. L'un veut la cuisse, l'autre l'aile ou peut-être une partie du blanc.*

*» Non seulement l'Empire français sera dévoré par ces deux vilains messieurs, mais l'Alsace-Lorraine va une fois encore repasser sous le joug allemand – et*

*Nice, la Savoie et la Corse, la Corse de Napoléon, seront arrachées du beau domaine de la France. Mais Herr Hitler ne songe pas seulement à voler le territoire des autres peuples, et à en distraire quelques morceaux pour les lancer à son petit camarade. Je vous dis la vérité, et il faut que vous me croyiez : cet homme de malheur, ce monstrueux avorton de la haine et de la défaite, n'est résolu à rien moins qu'à faire entièrement disparaître la nation française, qu'à broyer sa vie même, et son avenir. Il se prépare, par toutes sortes de moyens surnois et féroces, à tarir pour toujours les sources de la culture et de l'inspiration françaises dans le monde. S'il est libre d'agir à sa guise, toute l'Europe ne sera plus qu'une Bochie uniforme, offerte à l'exploitation, au pillage et à la brutalité des gangsters nazis. Si je vous parle aussi carrément, excusez-moi, mais ça n'est pas le moment de mâcher les mots.*

*» Ce ne sont pas les conséquences de la défaite que la France va aujourd'hui avoir à subir de la main des Allemands. Elle va parcourir toutes les étapes d'un anéantissement complet. Armée, Marine, Aviation, Religion, Lois, Langage, Culture, Institutions, Littérature, Histoire, Traditions, tout va être effacé par la force brute de l'armée triomphante, et par les ruses scientifiques et basses d'une police secrète impitoyable.*

*» Français ! Armez vos cœurs à neuf avant qu'il ne soit trop tard. Rappelez-vous de quelle façon Napoléon disait, avant une de ses batailles : "Soldats, à Iéna, contre ces mêmes Prussiens aujourd'hui si arrogants, vous étiez un contre trois, à Montmirail un contre six." Je refuse de croire que l'âme de la France soit morte, et que sa place parmi les grandes nations puisse être perdue pour jamais.*

» Tous les complots et tous les crimes de Herr Hitler sont en train d'attirer sur sa tête et sur son régime un châtimeut que beaucoup d'entre nous verront de leur vivant. Il n'y aura pas si longtemps à attendre. L'aventure suit son cours. Nous sommes sur sa piste, et nos amis de l'autre côté de l'Atlantique y sont aussi, et vos amis de l'autre côté de l'Atlantique y sont aussi. Si lui ne peut pas nous détruire, nous, nous sommes sûrs de le détruire, avec toute sa clique et tous leurs travaux. Ayez-donc espoir et confiance. Rira bien qui rira le dernier.

» Maintenant, nous autres Britanniques, qu'avons-nous à vous demander aujourd'hui, dans ce moment si dur ? Ce que nous vous demandons, au milieu de nos efforts pour remporter la victoire que nous partagerons avec vous, c'est que, si vous ne pouvez pas nous aider, au moins vous ne nous fassiez pas obstacle. Le jour viendra où vous pourrez, et où vous devrez, renforcer le bras qui frappe pour vous. Cependant nous comptons que les Français, où qu'ils soient, se sentiront le cœur réchauffé et que la fierté de leur sang tressaillira dans leurs veines chaque fois que nous remporterons un succès dans les airs, sur mer, ou, plus tard – ça viendra – sur terre. N'oubliez pas que nous ne nous arrêterons jamais, que nous ne nous lasserons jamais, que jamais nous ne céderons, et que notre peuple et notre Empire tout entier se sont voués à la tâche de curer l'Europe de la peste nazie et de sauver le monde d'une nouvelle barbarie. Ne vous imaginez pas, comme la radio contrôlée par l'Allemagne essaie de vous le faire croire, que nous autres Anglais cherchons à saisir vos navires et vos colonies. Ce que nous voulons, c'est frapper jusqu'à ce qu'Hitler et

*l'hitlérisme passent de vie à trépas. Nous ne voulons que ça, mais nous le voulons sans cesse, nous le voulons jusqu'au bout. Nous ne désirons rien de quelque nation que ce soit, si ce n'est le respect. Parmi les Français, ceux qui se trouvent dans l'Empire colonial et ceux qui habitent la France soi-disant inoccupée peuvent, sans doute, de temps à autre, trouver l'occasion d'agir utilement. Je n'entre pas dans les détails. Les oreilles ennemies nous écoutent. Les autres Français, vers qui l'affection anglaise se porte d'un seul mouvement, parce qu'ils vivent sous la stricte discipline, l'oppression et l'espionnage des Boches, je leur dis : Quand vous pensez à l'avenir, rappelez-vous les mots de ce grand Français que fut Gambetta. Il les prononça après 1870, à propos de l'avenir : "Pensons-y toujours. N'en parlons jamais."*

*» Allons, bonne nuit. Dormez bien, rassemblez vos forces pour l'aube, car l'aube viendra, elle se lèvera brillante pour les braves, douce pour les fidèles qui auront souffert, glorieuse sur les tombeaux des héros. Vive la France ! Et vive aussi le soulèvement des braves gens de tous les pays qui cherchent leur patrioisme perdu et marchent vers les temps meilleurs. »*

Long silence. Il est neuf heures quinze. Personne n'a bougé. Nous sommes bouleversés, puis Churchill se lève. Il a les yeux pleins de larmes.

« Cette soirée restera dans l'histoire », me dit-il.

Un *butler* entre, portant sur un plateau trois hauts verres de whisky couronnés de glace pilée. Churchill refuse celui qu'on lui présente :



«Excusez-moi, je vous prie, mais maintenant j'ai une réunion du cabinet de Guerre.»

Il s'en va vers une porte latérale mais se retourne d'abord vers moi :

«Qu'est-ce que vous allez faire ?

— Rentrer à la BBC.

— Et comment ?

— Par le métro, Monsieur.» Il demande comment va le bombardement dehors. «Assez violent», est la réponse d'un sergent auquel Churchill s'adresse :

«Où est ma voiture ?

— À la sortie sud.

— Bon. Accompagnez ce gentleman et dites à mon chauffeur de le conduire à la BBC dans ma voiture blindée. Merci.» Il est parti.

Me voilà assis sur le siège arrière de la voiture blindée, mère de toutes les sécurités. Je n'entends rien, je ne vois rien qu'une rue horizontale découpée par la petite fente qui permet au chauffeur de se diriger. À Portland Place, toute la section française de la BBC m'attend pour célébrer l'événement dont nous pensons qu'il va nous aider dans notre travail quotidien. Et je passe une partie de la nuit à raconter l'aventure extraordinaire qu'une traduction m'a donné l'occasion de vivre ce 21 octobre 1940.

Le lendemain, madame Churchill avait l'extrême gentillesse de m'inviter à déjeuner avec elle et quelques amis dans le restaurant français *Boulestin*, à côté de Covent Garden. Churchill, me dit-elle, était content de sa soirée.

« C'est qu'hier, ajoute madame Churchill, il a eu l'impression de renouer pour la première fois contact avec cette France dont la pensée le tient éveillé la nuit et sur laquelle il se pose d'incessantes questions. »

II

LA PREMIÈRE VISITE DE CHURCHILL  
À PARIS APRÈS LA LIBÉRATION

11 NOVEMBRE 1944



«Le 30 octobre, nous invitâmes MM. Churchill et Eden<sup>13</sup> à venir nous voir à Paris. Pour la forme et sans illusion, nous avions, en même temps, adressé à MM. Roosevelt et Cordell Hull une invitation semblable qui fut, celle-là, déclinée.

Churchill et Eden arrivèrent le 10 novembre. Nous les reçûmes de notre mieux. Paris, pour les acclamer, donna de toute sa voix [...]. Le lendemain était la fête de la Victoire. Après la visite au Soldat inconnu et le défilé des troupes, nous descendîmes la voie triomphale, Churchill et moi dans la même voiture, sous une tempête de vivats. À la statue de Clemenceau, le Premier ministre déposa une gerbe de fleurs, tandis que, sur mon ordre, la musique jouait *Le Père la Victoire*. “*For you*”, lui dis-je. C’était justice.»

Charles de Gaulle, *Mémoires de guerre*,  
*Le Salut, 1944-1946*, Paris, Plon, 1960.

*Ce second texte de Michel Saint-Denis marque une nouvelle étape de la guerre: celle où Paris est libéré, mais non l'Est de la France (un fils de Saint-Denis sera tué, en Alsace, au cours de ce dernier hiver de guerre). Écrit pour Bref, une revue imitant le Reader's Digest, vite interrompue, il analyse les divisions politiques qui partagèrent les services français de la BBC entre gaullistes de stricte obédience et les autres. J'y reviendrai brièvement dans ma postface.*

B.-M.

Le 11 novembre 1944 – il y avait deux jours seulement que j'étais rentré dans Paris libéré –, je me trouvais au balcon de la Radiodiffusion-Télévision française sur les Champs-Élysées, très exactement au balcon de l'ancien poste parisien où quelque temps auparavant les Jean Hérold-Paquis<sup>14</sup>, les Henriot<sup>15</sup> et consorts officiaient sous le contrôle allemand. J'étais là, avec mes amis de l'équipe française de Londres, et quelques Anglais de la BBC. À nos pieds se dressait l'estrade officielle d'où, pendant trois heures, le général de Gaulle et Winston Churchill, entourés de toute une foule de personnalités, allaient assister au défilé des troupes alliées. À travers les feuilles jaunies des platanes, nous apercevions distinctement, au milieu du premier rang, la haute silhouette du Général, sa tête haut perchée sous le képi sans ornement, et immédiatement à sa droite, la masse bien rassemblée du Premier ministre britannique. De l'autre côté de l'avenue, le service d'ordre s'était longtemps efforcé de maintenir déserte la portion du

trottoir faisant directement face à la tribune, mais les cordons d'agents avaient dû céder bientôt à la pression de certains groupes précédés de drapeaux de toutes couleurs, qui dès le début du défilé se trouvèrent occuper la totalité du terre-plein. À partir de ce moment-là, dans l'air bouleversant de cet automne tout neuf, je me trouvai partagé entre l'émotion presque intolérable que soulevait l'apparition au loin de chaque groupe de combattants, et l'irritation croissante que provoquaient en moi les manifestations répétées des groupes à drapeaux qui me faisaient face de l'autre côté de l'avenue.

Chaque fois qu'une pause dans le défilé autorisait une détente, les manifestants criaient systématiquement « Vive de Gaulle » sur l'air des lampions ; et chaque fois, mes yeux se fixaient sur le dos de Churchill ou sur la silhouette d'Anthony Eden, et je me disais que c'étaient eux tout de même qui, ce jour-là, étaient les hôtes de Paris. Vers la fin de la matinée, avant le passage des sapeurs-pompiers je crois bien, les cris devinrent si insistants, si prolongés, que Winston Churchill, que la gêne me portait à observer plus minutieusement que jamais, tourna la tête du côté du général de Gaulle, puis lentement, en acteur qui connaît son public, fit passer devant lui son bras droit, de telle sorte que tout le monde eut le temps de voir le



trajet de sa main dans la direction du Général. Le Général, sans doute à cause de sa haute taille, fut le dernier à s'apercevoir du geste, mais enfin, il aperçut cette main tendue au-dessous de lui, il eut un petit mouvement d'hésitation ou de surprise, puis il la serra, et la bande des manifestants sur le trottoir d'en face se mit à hurler : « Vive Churchill ! »

Au moment où je m'efforce d'évoquer mes souvenirs sur la BBC pendant la guerre, pourquoi ce souvenir terminal est-il le premier à venir sous ma plume ? C'est sans doute que, venant se placer à la conclusion d'un travail qui avait duré plusieurs années, il traduit assez bien la position d'équilibre instable à laquelle nous avons dû de pouvoir accomplir ce que nous avons accompli, tout en maintenant notre intégrité et notre indépendance entre des pouvoirs qui, luttant pour la même cause, étaient loin d'être d'accord. C'est également cette situation intermédiaire qui a été la cause de nombre de nos difficultés et de certaines divisions qui, à des moments particulièrement graves, ont pu ravager notre équipe intérieurement sans que le travail eût jamais à en pâtir.

Pour le moment je me sens enclin à donner une série d'articles qui puissent, par l'anecdote, le récit ou l'expression d'une opinion, éclairer certains

aspects du drame presque constant qui s'est déroulé parmi les Français de Londres, parallèlement à la tragédie de la France elle-même. Les événements politiques récents marquent un retour à la légalité et au bon sens dans l'action politique qui correspondent à l'humeur nouvelle du peuple français. Petit à petit, pas à pas, nous revenons à la normale et à la santé; mais sans doute faut-il attendre encore avant que l'on puisse tranquillement et lucidement toucher aux détails d'un drame où tant de passions adverses se sont trouvées engagées.

Quand je parle d'équilibre instable ou de situation intermédiaire, remarquez bien que je ne fais pas allusion seulement au fait que, travaillant quotidiennement dans une organisation britannique, nous nous trouvions en même temps être l'expression du seul pouvoir français qui existât hors de France, celui des Français libres et du général de Gaulle. En cas de conflit entre Anglais et Français, nous étions naturellement délicatement placés au point de jonction, le meilleur pour recevoir des coups des deux côtés. La seule raison pour laquelle nous avons pu tirer avantage de cette position inconfortable, c'est que, passionnément confiants dans la volonté de résistance et dans l'endurance des Anglais, ayant donné notre adhésion profonde et totale à l'Appel du 18 juin,

nous ne nous sentions de devoir qu'envers la France – une France où nous avons tous laissé des enfants, des parents et des amis, une France que chacun de nous portait en lui, et reformait en lui chaque jour selon les événements et les nouvelles, une France que nous ne pouvions pas plus soumettre à l'interprétation anglaise qu'aux vues officielles ou officieuses des services de propagande collectifs de la France libre quand ils nous paraissaient s'égarer.

On pourra trouver cette attitude présomptueuse : elle n'était pas celle de tous les membres de l'équipe française. Autant il était facile, en 1940 et 1941, de se sentir un seul bloc, une unité sommaire faisant face à l'ennemi avec toutes sortes d'autres unités sur la terre anglaise, autant la tendance à l'individualisme, les ambitions élevées ou basses, le simple souci de préparer l'avenir devaient naturellement amener des divisions qui évoluaient avec les circonstances.

C'est Jean Marin<sup>16</sup>, avec qui je travaillais beaucoup au début, qui dès le milieu de 1941 et surtout au début de 1942, me répétait souvent : « Maintenant c'est fini, notre plus beau temps est passé, nous ne ferons plus que nous répéter. » À cette époque-là, Jean Marin et moi, nous nous adressions tous les dimanches aux catholiques

français; nous faisons confiance au petit clergé et à la masse catholique, mais nous avons peur que, devant les timidités d'une papauté enfermée en Italie, le haut clergé et la grande bourgeoisie catholique ne se laissent séduire par les prestiges du paternalisme bien-pensant en faveur à Vichy. Alors, sans compétences particulières, en particulier en ce qui me concerne, nous nous déguisons en pères de l'Église, Marin m'appelait Monseigneur Duchesne, et la mitre en tête et la crosse à la main, nous commençons à fulminer contre le pouvoir temporel injuste contre lequel un catholique se devait de se révolter.

Jean Marin avait raison, la plus belle période de l'équipe française de Londres, ce fut celle pendant laquelle, en 1940 et en 1941, de la bataille d'Angleterre jusqu'à l'échec allemand devant Moscou (décembre 1941), tout semblait perdu ou problématique.

La première alerte sérieuse qui commença à nous scinder en groupes, amicaux mais déjà hostiles, ce fut au printemps de 1942, la rédaction de ce qui s'appela *L'Avis numéro 2*, l'avis par lequel le Haut Commandement allié demandait aux Français d'évacuer, de leur propre mouvement, une grande partie des zones côtières. C'était le commencement de la guerre des nerfs. Mais le

drame qui devait souffler sur nous en tempête, c'était à la fin de 1942, quelques jours après la première ivresse qui nous enflamma tous lors du succès du débarquement en Afrique du Nord : le drame Giraud<sup>17</sup>-de Gaulle, doublé du désaccord latent entre les Américains et les Britanniques.

Cette période-là passée, et le pouvoir de De Gaulle une fois établi en Afrique du Nord, un semblant d'unité se reforma parmi nous, qui nous permit d'endurer, dans une angoisse à laquelle les plus acharnés et les plus sectaires n'échappèrent pas, la longue attente de l'hiver et du printemps 1943-1944, où nous sentions bien que nous perdions chaque jour dans la course engagée avec le temps, et que les patriotes français étaient aux prises, d'une part avec la Gestapo, d'autre part avec les rabatteurs de Sauckel<sup>18</sup>, et enfin avec les miliciens qui les abattaient chaque jour sous le nom de terroristes.

Entre les mois d'avril et de juin 1944, l'approche de l'attaque, qui n'était presque pas entourée de secrets, ramena peu à peu la sérénité dans nos rangs, où du moins les intrigues et les désaccords ne comptaient plus. Les questions personnelles jouaient avec plus de passion que jamais, la récompense était si proche, les places à portée de la main, mais la redécouverte de la France promise pour

bientôt rendait toutes ces petites questions misérables. L'équipe prenait sa tenue de guerre, l'heure de l'action était arrivée.

## Postface

*Né à Beauvais en 1897, décédé à Londres en 1971, Michel Saint-Denis reste, de ce côté-ci de la Manche, un quasi-inconnu. Sur l'autre rive, il a été un homme de théâtre admiré (un étranger talentueux bien accueilli, comme le fut Peter Brook chez nous).*

*Qui est-il? Il est d'abord le neveu de Jacques Copeau<sup>19</sup>. Avec lui, il est régisseur et homme à tout faire du théâtre du Vieux-Colombier, de 1919 (retour de la guerre) à 1925 (fin de l'expérience). Avec lui et d'autres membres de la troupe, il part en Bourgogne (1925-1930) et devient un des animateurs des Copiaus, forme neuve de théâtre populaire et villageois – une des premières tentatives de décentralisation théâtrale. Un peu contre l'oncle, il revient à Paris avec la compagnie des Quinze, issue des Copiaus, qui aura pour vedette Pierre Fresnay – avec Noé d'André Obey, le seul succès de Saint-Denis à Paris. La compagnie va*

*ensuite jouer à Londres, y est favorablement accueillie, si bien que Michel Saint-Denis s'y installe tandis que ses acteurs se dispersent (1934).*

*Il fonde alors le London Theatre Studio en 1935, école et théâtre expérimental, s'entoure des acteurs anglais les plus prestigieux du moment (John Gielgud, George Devine, Marius Goring, Peggy Ashcroft), monte un Tchekhov mémorable (Les Trois Sœurs) et mêle de jeunes acteurs en cours d'apprentissage à la compagnie principale (Michaël Redgrave, Alec Guinness, Laurence Olivier).*

*C'est alors que la guerre éclate et qu'il rejoint la BBC. La paix revenue, il reconstruit le Old Vic détruit par les bombardements, avec l'architecte Pierre Sonrel, et le codirigera avec Laurence Olivier : spectacle d'ouverture, Œdipe roi (1947), Olivier jouant le rôle-titre, une production qui marquera le théâtre anglais ; il fonde à nouveau une école et une troupe itinérante de jeunes comédiens, le Young Vic.*

*Troisième période anglaise, suivie d'étapes canadienne et étasunienne : en 1962, il codirige, avec Peter Hall et Peter Brook, la Royal Shakespeare Company à Stratford, y monte La Cerisaie, puis va conseiller les responsables des écoles de théâtre française et anglaise, de Montréal et du Lincoln Center de New York.*

*Entre l'Angleterre et les États-Unis, il aura dirigé, dans des conditions difficiles, de 1952 à 1957 le Centre*



*dramatique de l'Est à Strasbourg (devenu depuis TNS), construit le théâtre de Comédie (avec Pierre Sonrel) et fondé l'École nationale supérieure de théâtre, entouré de son équipe «anglaise» (Suria Magito, John Blatchley, Pierre Lefèvre), puis lancé les Tréteaux sur les routes d'Alsace. L'«École» est devenue, au fil des années, une des premières de France.*

*Voilà pour l'homme de théâtre. On aura compris qu'une carrière dont les trois ports d'attache ont été Pernand-Vergelesses, Londres et Strasbourg ne pouvait être reconnue par l'opinion parisienne – la seule qui toujours compte.*

\*

*Ce n'est pas de l'œuvre méconnue de ce Stanislavski français dont il est question ici (j'y reviendrai plus loin) mais de la parenthèse ouverte par la Seconde Guerre mondiale dans son parcours théâtral. Michel Saint-Denis avait été mobilisé une première fois en 1916 (à 19 ans), blessé sur le front des Dardanelles, puis remobilisé en 1939 (à 42 ans) comme officier de liaison : c'est là que commence le premier récit que nous publions. Après son retour à Londres, via Dunkerque, dans des circonstances qu'il ne précise pas – aucune information n'est disponible sur les décisions prises à la radio anglaise entre le 22 juin et le 7 juillet 1940 –,*

*il se retrouve, à cette date, le patron des services français de la BBC (première émission le 14 juillet 1940) : il le restera jusqu'à la Libération, fin 1944*<sup>20</sup>.

*Sous le pseudonyme de Jacques Duchesne, emprunté à la Révolution française, et ceci pour épargner sa famille restée en France occupée, il animera une équipe hétéroclite et pétaradante, composée autant de chansonniers et d'acteurs que de journalistes : Pierre Bourdan, Jean Marin, Jean Oberlé, Van Moppès, Pierre Dac, Pierre Lefèvre (un ancien du London Studio) – qui inventeront chansons et slogans : «Radio-Paris ment, Radio-Paris ment, Radio-Paris est allemand», fut un des plus célèbres. Il y prendra lui-même régulièrement la parole dans l'émission «Les Français parlent aux Français», y tenant des propos courageux et mesurés. Dans cette guerre des ondes, initiée par Goebbels, Churchill et de Gaulle ont vite compris que la radio était une arme qui pouvait être décisive. L'équipe française de la BBC y jouera un rôle éminent, écoutée, malgré les brouillages systématiques, par la France occupée : Michel Saint-Denis, toujours et partout le Patron, y acquerra une autorité morale incontestable, même si parfois contestée par certains.*

*Il faut cependant comprendre que la BBC était anglaise, sous le contrôle étroit, en temps de guerre, des services du Premier ministre, et que ces émissions*

*en français étaient aussi pour le gouvernement provisoire du général de Gaulle le seul moyen de se faire entendre. Certes, l'Angleterre et la France (libre) étaient alliées. Certes, Churchill soutenait de Gaulle (au besoin contre les Américains). Mais il existait des conflits d'intérêt, des stratégies concurrentes, des sensibilités différentes, et le drame de Mers El-Kébir<sup>21</sup> avait laissé des traces. «Honneur et Patrie, voici la France libre», était l'émission officielle du général de Gaulle, dont le porte-parole fut, dès le début, le bouillant, éloquent jusqu'à l'enflure, parfois imprudent, Maurice Schumann<sup>22</sup>, futur ministre des Affaires étrangères et académicien français.*

*En somme, Michel Saint-Denis, à la BBC, avait pour mission d'être le contrepoids churchillien à la propagande gaullienne qui essayait, avec des moyens infimes, de faire exister et reconnaître un gouvernement français hors la France. Le fait que le général de Gaulle ait à subir l'humiliation de soumettre certains de ses discours aux autorités anglaises avant de les prononcer au micro montre bien quel était le rapport de forces entre les représentants des deux pays – ce qui ne manquait pas d'avoir des répercussions à l'intérieur de l'équipe française. Ces tiraillements, ces oppositions sont sensibles dans le second texte à propos du 11 novembre 1944 où, passée l'explosion joyeuse de la Libération, la presque paix a déjà un goût amer et où*

*se devinent autour du Général, les futures phalanges du RPR.*

*Michel Saint-Denis s'est très vite montré méfiant à l'égard du général de Gaulle qu'il trouvait impérieux, cassant et plus autocrate que démocrate. Il était par contre un churchillien inconditionnel. Il retrouvait, chez cet homme d'exception, ce qu'il appréciait dans le peuple anglais: la dignité, l'humour, le sens de la liberté et de la singularité individuelle ainsi qu'un mélange complexe de force, d'imagination et de cynisme qui caractérise tant de personnages de Shakespeare. Quand il discernait (rarement!) l'épithète de churchillien à quelqu'un, c'était le plus bel éloge qu'il pouvait décerner, et, de Churchill, il disait qu'il était un personnage shakespearien! Il évoquait souvent des traits qui le ravissaient: l'habitude de faire la sieste quoi qu'il arrive (et même si on apprenait que Hitler débarquait dans le Sussex); le talent et la verve de comédien d'un grand politique; son sens du langage qui lui faisait découper ses discours en vers blancs de manière que le rythme des mots s'adapte à son souffle (qu'il avait court); le goût des cigares et du cognac, etc.*

*Tout cela, le lecteur l'a retrouvé, ou l'a deviné, dans le texte inédit publié ici, retrouvé récemment par sa famille. Il a été sûrement sensible, comme nous, à l'évolution prodigieuse des moyens de la communication politique. Dans des circonstances dramatiques, un*

*chef d'État, seul opposant en Europe et dans le monde à Hitler, consacre deux journées à écrire lui-même, à traduire, à répéter, à « se mettre en bouche » un discours dans une langue qui ne lui est pas familière. (Il serait maintenant confié à une escouade de « plumes » qui l'aplaniraient, le raboteraient, l'amolliraient.) Et cet homme, âgé de 64 ans, alors que sa capitale est jour et nuit bombardée, y mène une vie presque ordinaire dans un mauvais abri, et court sans protection sous les éclats d'obus de son bureau au studio d'enregistrement. Un homme, une voix, un traducteur, en plein blitz, tel est le rempart – le dernier – de millions d'Européens, contre le nazisme (dont les soviets à cette époque sont encore les alliés) : telle est la fragilité insensée de cette situation dramatique, rendue avec une précision et une vérité absolues par le témoin et protagoniste Michel Saint-Denis.*

*Paradoxe de l'histoire, le même soir, 21 octobre 1940, le général de Gaulle envoyait un télégramme à Londres depuis Douala, pour demander d'« insuffler plus de dynamisme aux émissions ». L'impact du discours de Churchill fut énorme. Mon père répétait comme une incantation, dans les moments difficiles de la guerre, en imitant son accent : « C'est moi, Churchill, qui vous parle... » Trois jours plus tard, le 24 octobre dans la petite gare de Montoire, Pétain allait serrer la main du Führer<sup>23</sup>.*

*J'ai eu le privilège de travailler trois ans, de 1954 à 1957, avec Michel Saint-Denis, qui dirigeait alors le Centre dramatique de l'Est, à Strasbourg. Je suis heureux de pouvoir témoigner aujourd'hui de l'homme qu'il a été. Il n'a pas fait de carrière politique : « Nous avons voulu être et nous n'avons été que les serviteurs du peuple de France, d'où est sortie la Résistance<sup>24</sup> », déclare-t-il le 10 novembre 1944 en abandonnant ses fonctions. Après cette extraordinaire période, il est retourné au théâtre, me confiant souvent que cette coupure dans sa vie l'avait enrichi : « Ce sont les forces qui nous dominent qu'il est important de comprendre et, si possible, de dominer. Comment retrouver les bases et le cadre qui puissent permettre à l'individu de croire à sa vie ? » C'est dans un théâtre en construction que je l'ai connu, patron autoritaire (pipe et nœud pap, assis genou replié sous les fesses – suite de la blessure des Dardanelles), peu soucieux d'être populaire, scrupuleux, attentif à l'exactitude du langage, mais, avant tout, passionné par la découverte de nouveaux talents, par l'éveil, la maturation – grâce à une critique aussi précise que sensible – de jeunes comédiens chez qui il traquait le chiqué et le cabotinage tout en s'efforçant de nourrir leur imagination. Grand metteur en scène sûrement, quand il en avait les moyens, mais davantage encore pédagogue, possédé par l'utopie d'une troupe issue de la même formation dont tous les*

*membres seraient égaux, dévoués aux grands textes, mais aussi librement inventifs.*

*La postérité a été injuste envers lui, particulièrement en France. Ses livres ne sont pas traduits<sup>25</sup>. Son souvenir à Strasbourg est oublié. À Paris existe, dans une parcelle neuve du XX<sup>e</sup> arrondissement, une rue Jacques-Duchesne, sans autre explication. Mais il faut se souvenir que Michel Saint-Denis-Duchesne sera accueilli à la Libération, avec ses camarades, comme une sorte de héros à la voix familière dont on pouvait enfin découvrir le visage.*

Baptiste-Marrey,  
septembre 2007





## Notes

1. Pierre Lefèvre (1914 – 2007), acteur, metteur en scène, professeur, fut le compagnon de Michel Saint-Denis de 1935 à 1957, directeur de l'École de Strasbourg de 1957 à 1970, et enseignant aux écoles de Montréal et de New York jusqu'en 1996.
2. Sir Winston Leonard Spencer Churchill (Oxfordshire 1874 – Londres 1965), officier, journaliste, écrivain, homme politique, fut ministre à 32 ans, député libéral puis conservateur, Premier Lord de l'Amirauté en 1939. Il succéda le 10 mai 1940 (attaque de Hitler sur le front franco-belge), comme Premier ministre, à Neville Chamberlain (signataire avec Daladier des accords de Munich de 1938). Il le resta pendant toute la guerre jusqu'en juillet 1945, où il fut battu aux élections générales par les travaillistes, revint au pouvoir en 1951 et abandonna la politique en 1955 (à 80 ans). Son œuvre écrite, abondante, a été récompensée par un prix Nobel de littérature en 1953.
3. Bagoter : courir vite, vieux français peu usité.

4. *Basement*: sous-sol; *warden*: gardien; *all clear!* allez-y!
5. François Darlan (1881 – exécuté à Alger en 1942), amiral français, ministre puis vice-président du Conseil du gouvernement de Vichy.
6. Paul Reynaud (1878 – 1966), avocat, député, ministre, président du Conseil du 21 mars au 16 juin 1940, refuse l'Armistice de 1940, interné, puis déporté, il redevient député et ministre après la guerre.
7. Charles de Gaulle (Lille 1890 – Colombey-les-Deux-Églises 1970), officier, homme d'État et écrivain, il commande un régiment de chars en 1937, est nommé sous-secrétaire d'État à la Guerre le 5 juin 1940, refuse l'Armistice; entre le 6 et le 16 juin 1940, il accomplit plusieurs voyages à Londres où il rencontre Churchill. Le 17 juin, à 9 heures du matin, il s'envole de Bordeaux avec sa famille dans un avion de la RAF, le jour même où Pétain appelle à cesser le combat. Le 18 juin à 18 heures, le Général lance son fameux Appel qui, jusqu'au dernier moment, faillit être interdit par le gouvernement anglais.
8. *Je devais comprendre, quelques mois plus tard, que le téléphoniste répétait les chiffres des coordonnées des avions allemands dans le ciel, telles qu'elles étaient révélées par les premiers «radars», alors secrets, et que les Allemands ne possédaient pas encore. «Nous avons de bien meilleurs savants», venait de me dire Churchill \**
9. Il est impossible de résumer en quelques mots la carrière prodigieuse de Georges Clemenceau (1841 – 1929). Signalons cependant son discours de président du

---

\*Les notes en italique sont de Michel Saint-Denis.

- Conseil, « churchillien », à la Chambre des députés le jour de sa nomination le 20 novembre 1917: « Des rafales d'acclamations accueilleront nos étendards vainqueurs, tordus dans le sang, dans les larmes, déchirés par les obus... »
10. Winston S. Churchill, *The Second World War*, vol. 2: *Their Finest Hour*, Londres, Cassell & Co. Ltd., 1949, p. 461. *À la même page, Winston Churchill attribue par erreur la traduction de son discours à Maurice Dejean, qui devait devenir le premier commissaire aux Affaires étrangères du Comité national français.*
  11. *Les Anglais s'amuse[n]t parfois à appeler les Français des Froggies, « mangeurs de grenouilles », d'où « grenouillards ».*
  12. Vêtement d'alerte.
  13. Anthony Eden (1897 – 1977), comte d'Avon, secrétaire du Foreign Office (ministre des Affaires étrangères) de W. Churchill pendant la guerre. Il lui a succédé comme Premier ministre en 1955. Populaire par son élégance vestimentaire très *british*.
  14. Jean Hérold, dit Jean Hérold-Paquis (1912 – fusillé le 12 octobre 1945): journaliste-vedette de Radio-Paris de 1942 à 1944, auteur de chroniques quotidiennes sur la situation militaire, violentes et éloquentes, qui se terminaient rituellement par: « Et l'Angleterre, comme Carthage, sera détruite. »
  15. Philippe Henriot (1889 – exécuté le 28 juin 1944): député, secrétaire d'État à la Propagande de Vichy, éditorialiste de Radio Paris (virulentes polémiques avec Pierre Dac, entre Paris et Londres). Paul Touvier fera exécuter huit otages juifs près de Lyon en représailles après sa mort.
  16. Jean Marin (pseudonyme d'Yves Morvan), un des principaux collaborateurs de Michel Saint-Denis à la

- BBC, fut, après la guerre, député, conseiller municipal de Paris et président de l'Agence française de presse (de 1954 à 1975).
17. Henri Giraud (1879 – 1944), général français, fait prisonnier en 1940, évadé en 1942, chef des troupes françaises à Alger après l'exécution de Darlan, fut peu à peu laminé par le général de Gaulle, non sans avoir eu derrière lui la partie la plus conservatrice de l'opinion anti-vichyste.
  18. Fritz Sauckel (1894 – 1946), un des chefs nazis chargé, à partir de 1942, de fournir la main-d'œuvre du STO (Service du travail obligatoire) en Allemagne, soit, pour l'Europe, environ 4 800 000 «déportés du travail». Traduit devant le tribunal de Nuremberg, il fut pendu le 15 octobre 1946.
  19. Jacques Copeau (Paris 1879 – Beaune 1949). Homme de théâtre français. Un des fondateurs de la *Nouvelle Revue française*. Animateur du Vieux-Colombier (1913-1925) puis des Copiaus (1925-1939). Il sera aussi administrateur de la Comédie-Française en 1940. Un des pères du théâtre moderne et de la décentralisation théâtrale. A laissé un important *Journal* et une abondante *Correspondance*.
  20. Aurélie Luneau, *Radio-Londres, 1940-1944, les Voix de la liberté*, Perrin, 2005.
  21. Mers El-Kébir, base navale française en Algérie. Le 3 juillet 1940, l'amiral Gensoul refusa la demande anglaise que l'escadre française rejoigne l'Angleterre ou rallie les Antilles. L'amiral anglais Somerville ouvrit le feu, neutralisant la flotte et faisant 1380 morts.
  22. Maurice Schumann (Paris 1911 – 1998). Fondateur du MRP en 1945, passa au RPR du général de Gaulle

en 1958, occupa divers postes ministériels dont les Affaires étrangères (1969-1973). Député puis sénateur du Nord.

23. À Montoire (Loir-et-Cher), dans cette petite gare à voie unique, Hitler, qui allait voir le général Franco à Hendaye, avait rencontré, deux jours plus tôt, Pierre Laval (1883 – fusillé le 15 octobre 1945). La poignée de mains entre Pétain, le « vainqueur de Verdun » (1856 – 1951 – condamné à mort puis gracié le 15 août 1945), et le Führer scella symboliquement la politique de collaboration menée par Vichy.

24. Aurélie Luneau, *Radio-Londres, 1940-1944*, *op. cit.*

25. Bibliographie de Michel Saint-Denis :

*Theatre: the Rediscovery of Style, an Introduction*, by Sir Laurence Olivier, Heinemann, Londres, 1960.

*Training for the Theatre*, edited by Suria Saint-Denis, Theatre Arts Book, New York, 1982.

Deux conférences de Pierre Lefèvre et Baptiste-Marrey sont disponibles au TNS à Strasbourg, ainsi que des articles dans *La Décentralisation théâtrale*, t. 1 (sous la direction de Robert Abirached), Actes Sud-Papiers, 1992, et dans *Gens de théâtre*, Saisons d'Alsace, 1993. Des anecdotes ou des portraits peuvent se trouver dans les souvenirs de Pierre Dac, Peter Ustinov, Vanessa Redgrave, etc., et, avec la liberté de la fiction, dans mon roman, *Le Montreur de marionnettes*, Fayard, 2000.

Des travaux universitaires existent ou sont en cours : aux États-Unis, une thèse de Jane Baldwin : *Une carrière paradoxale, la vie de Michel Saint-Denis*, Tupft University, 1991, publiée par Westport Connecticut Prager en 2003 sous le titre de *Michel Saint-Denis et la formation de l'acteur contemporain*.

À Paris, une thèse est en préparation par Jean-Baptiste Gourmel, à partir d'un mémoire de maîtrise sous la direction de Pascal Ory et Pascale Goetschel (Paris, Panthéon-Sorbonne, 2005).

Un site est consacré à Michel Saint-Denis par Julien Gautier : <http://michelsaintdenis.net>.

## Table des matières

I- « Français, je marche encore avec vous. » (Londres, 21 octobre 1940) .....	7
II-La première visite de Churchill à Paris après la Libération (11 novembre 1944).....	51
Postface, par <i>Baptiste-Marrey</i> .....	63
Notes .....	73

Achévé d'imprimer en janvier 2008  
sur les presses de Corlet Imprimeur, 14110 Condé-sur-Noireau  
pour le compte des éditions de l'Aube  
Le Moulin du Château, F-84240 La Tour d'Aigues

Numéro d'édition : 1341  
Dépôt légal : février 2008  
N° d'impression :

*Imprimé en France*